

Annie Lemoine  
Vue sur mer

roman

Flammarion

Extrait de la publication





# Vue sur mer

DU MÊME AUTEUR

*En clair, comme à la télé*, Ramsay, 2003.

Annie Lemoine

# Vue sur mer

*roman*

Flammarion

© Éditions Flammarion, 2005.  
ISBN : 978-2-0806-8801-9

*À mes grands-parents hôteliers,  
Albert et Yvonne Clavel,  
à leur amour de la vie,  
à celui qu'ils nous portaient.*

*À ma grand-mère paternelle aux yeux clairs.*





*Le Temps a la couleur d'un regard grand ouvert  
Il s'est assis un instant pour sourire*

Aragon



Je n'ai pas défait ma valise. Je n'aime pas ranger mes affaires dans les armoires des chambres d'hôtels. J'ai sans doute peur d'y rester. Il me faut savoir que je peux repartir dans l'heure, la minute. C'est comme ça, je ne lutte plus. Je ne m'inquiète plus de mes névroses. D'autant que cela va mieux. Je n'ai pas encore accès à la légèreté mais elle est en vue. Vert tendre... c'est la couleur que je lui donne. Je la vois comme un champ d'herbe grasse qui descend jusqu'à la côte.

Avant, la moindre petite migraine me faisait craindre une tumeur au cerveau. Un bouton sur la lèvre, un cancer de la lèvre, etc.

Je ne pouvais pas contrôler ça, la peur de mourir. Plus exactement, celle de ne pas vivre.

Lorsque ma vigilance déclinait, que je me laissais souffler, gagnée par la douceur considérable d'une vie sans angoisses, je me ressaisissais, de peur que l'ennemi ne frappe par surprise. Redouter la mort la tenait, me semblait-il, à distance, un peu comme

on fait du feu pour éloigner les loups d'un campement.

Peu de gens savent cela de moi. Cette érosion intérieure permanente est restée clandestine. Je suis très forte pour ne rien laisser paraître de ma vulnérabilité au prix de longs moments de solitude et d'un silence absolu qui me réparent de l'audace de mes élans vers les autres.

Je ne peux pas me passer du silence. C'est ma drogue dure à laquelle je cède régulièrement. Je ne pense pas être capable de l'abandonner pour quelqu'un, je veux dire pour l'amour de quelqu'un. Ma vie se déroule d'ailleurs depuis son début comme si celui ou celle qui aurait la faculté de me faire « décrocher » n'était pas encore au monde. À moins qu'il n'en soit déjà reparti, découragé.

J'ai à peu près cessé de me torturer avec l'idée de ne pas pouvoir vivre. Qu'on me prive de la vie. Que quelqu'un me tue. C'est certainement ma victoire la plus précieuse, celle qui rendra toutes les autres possibles.

La confiance est venue, la douceur l'a suivie.

Mes relations amoureuses se sont espacées et en même temps assainies. J'ai acquis un sixième sens salutaire. Un regard me suffit désormais pour repérer les gens qui aiment souffrir et font inmanquablement souffrir les autres. Je ne m'en approche

plus. Ce sont les viveurs que je choisis. Ceux qui sont orientés vers le soleil. Vous avez dit « jouisseuse » ? Oui, c'est exact.

J'ignore combien de temps je vais rester dans cet hôtel. Je m'y sens bien.

La chambre donne sur la mer.

Aux murs, un papier peint à fleurs style années soixante, boursoufflé par endroits. Quelqu'un n'a pas jugé bon d'en soigner la pose, pas aimé faire le geste de lisser le papier jusque sur ses bords. La porte-fenêtre ouvre difficilement, le bois a gonflé. La terrasse est en ciment. Froid en cette saison. Froid en toutes saisons d'ailleurs.

Je rêve d'une terrasse en bois gris qui chaufferait au soleil. Plutôt dans le Sud mais j'hésite encore sur le lieu. De là, on voit la mer, ça, j'en suis sûre.

Le plus important, c'est la vue. Avoir une vue bien dégagée. Essentiel. Pas question de buter sur un obstacle. Il faut pouvoir laisser filer la pensée vers l'inconnu, libre. Rien de pire qu'un mur pour bloquer les idées. Pour ne plus avoir de désir. De rien.

Le désir, la preuve éclatante de la vie, l'élan imprévu, l'amorce de mouvement vers l'autre, vers autre chose, la promesse d'un dépaysement... c'est

ce que je suis venue tester ici dans cet hôtel, mon désir.

*Mon désir...* comme le nom de la villa, située à deux pas d'ici, inscrit en fer forgé sur sa façade, souligné d'une sale trace jaunâtre. À en juger d'après sa peinture défraîchie, *Mon désir* est maintenant délaissée. Elle sent l'humidité à plein nez et les hivers sans visite, peut-être même les étés. On ne devrait pas avoir le droit de traiter un mot pareil de cette façon-là, il devrait être interdit de clouer le mot « désir » au mur.

Déroutante simplicité de l'amour que nous venons de faire. Pur, droit.

J'aurais pu rester échouée sur ces draps de coton blanc épais, mais non, cela ne s'est pas produit, on m'a emmenée.

J'ai tout de suite senti la vague qui me prenait et je l'ai surfée jusqu'au bout, aussi longtemps que j'ai pu.

On n'oublie pas ces sensations-là. Le corps sait toujours. Je lui en suis reconnaissante. D'ailleurs, la bouffée d'air frais qui me pénètre à cet instant est pour lui, destinée à lui faire du bien, à lui.

La mer est basse.

« C'est un coefficient de grande marée. » Comme souvent dans cet endroit, le ciel est gris. Dans deux jours, le week-end. La plage sera enva-

hie par des flots de Parisiens déchargés par l'auto-route qui conduit des asphyxiés au bord de l'eau.

« Ils viennent se retapisser les poumons en rose », dit l'homme de la chambre d'à côté, à qui j'ai, la première, innocemment confié mes impressions. La peau flasque sous le menton, la graisse sur le ventre, la mule avachie, tout en lui invitait à la prudence, il allait se répandre, c'est certain.

Maintenant il veut parler. Entretenir une véritable conversation. Lui aussi a des commentaires à faire sur ce bord de mer désœuvré. Et des questions à poser. Je resserre le col de mon peignoir. Le vent pousse la fumée de sa cigarette vers moi. J'ai mal au cœur. Bonne journée, monsieur, j'espère ne pas vous revoir.

L'abat-jour de la lampe de chevet est d'un rose désuet qui m'évoque ma chambre d'enfant. L'interrupteur vieillot que l'on manœuvre avec attention casse les automatismes. On se voit faire le geste d'allumer la lumière parce qu'il n'est pas comme d'habitude. Régénérateur.

Te souviens-tu du jour où j'ai décroché tous les tableaux pour les disposer autrement et les voir à nouveau ? Sais-tu que je pense encore à toi ? À nous. Sept ans déjà.



Cet hôtel a des airs de vieux paquebot qui ne se décide pas à entrer dans le siècle. Il est ancré à une époque où l'on disait de lui qu'il « avait du cachet ». Il mériterait d'être classé monument historique, décoré pour les services rendus, le bonheur répandu. Au lieu de cela, son destin risque de basculer vers des horizons qu'il redoute. À raison.

Moquette rouge et or d'un goût douteux, gobelets en plastique, sirènes obscènes, bruits de mitraille, voilà le projet sordide de ceux qui piaffent à sa porte : il est sur le point d'être racheté par un groupe international de loisirs et d'être transformé en un gigantesque casino. L'horreur pour quelqu'un comme lui, une véritable déchéance.

Il n'a pourtant pas totalement renoncé à ses ambitions.

En cette fin de carrière, il espère bien abriter encore une ou deux belles histoires d'amour.

Je ne suis pas du tout pressée de rentrer à Paris. Rien, personne ne m'attend. Ça s'appelle des vacances et, prises à contretemps de la marée humaine, c'est délicieux.

La porte du voisin a claqué. Cet homme est du genre à claquer les portes et à repousser d'un coup de pied sec le plateau du petit déjeuner oublié dans

le couloir à l'heure du changement de service. La voie est libre. Il a déserté les lieux.

Ne pas penser à ceux qui se sont tenus là, debout, exactement au même endroit que moi sur cette terrasse, momentanément distraits d'eux-mêmes par des promeneurs sur la digue, un cerf-volant, deux chevaux au trot ou un type en rollers. Ils ont tous laissé leur regard flotter, les coudes écrasés sur ce rebord de pierre hostile qui grave instantanément la peau et imprime un tatouage éphémère, la marque de membre d'un club très fermé, le club des gens de la terrasse de la chambre numéro 12.

Qui sont ces hommes, ces femmes, qui ont partagé le rebord de la balustrade de la chambre 12 ?

Faut-il mener une enquête policière ? Pourquoi pas des gens de ma famille ? Plus sûrement des inconnus, peut-être croisés dans une rue, à Paris, ailleurs...

Nous ne nous parlons pas puisque nous ne nous connaissons pas. Nous ne savons pas, ni les uns ni les autres, que nous avons le rebord de la terrasse de la chambre 12 en commun. Le saurions-nous que notre vie n'en serait probablement pas changée mais... sait-on jamais ?

Et si un type un peu barré réunissait tous les clients de la chambre 12 ?

Nom, prénom, activité, indice de satisfaction lors de votre passage ici. Objets oubliés. Imper ? Pyjama ? Livre. Polar ? Poésie ? Êtres humains oubliés ? Pensée laissée à ceux qui suivent ?

Un jour, un soir, deux, une semaine, deux, un mois, nous avons partagé la vue, immuable, éternelle. Presque. Oublier que le soleil se consume lui aussi. La même vue, à seulement une petite nuance de gris près parfois.

Certains ont eu la même pensée, exactement la même. Comme celle que j'ai en ce moment : refaire l'amour tout de suite, sans attendre, recommencer avec le désir d'un plaisir plus fort encore, y rester collée.

Il y a aussi ceux qui ont eu envie de se jeter dans le vide depuis cette terrasse. Des désespérés. Des souffrants. Je peux très bien les imaginer mais je ne les suis pas.

C'est d'amour dont j'ai envie, d'énormément d'amour avant la mort.

Il n'y a que ça que j'aime maintenant dans cette vie : aimer.

J'ai découvert que c'était la seule réponse qui vaille à l'absence de sens de la vie, la seule réponse à la question : « Qu'est-ce que je fais ici ? », et,

depuis peu, je nourris l'incroyable ambition de créer, avec la complicité active d'un être humain à découvrir, un amour que j'aime.

Je ne dis pas ça à l'homme qui est dans la salle de bains de l'autre côté de la porte. Non. Lui, je ne l'aime pas. Ça, je ne le lui dis pas non plus. Ne pas dire qu'on aime, c'est de toute façon dire qu'on n'aime pas.

Il doit s'en douter.

Il sait que c'est son corps qui m'a fait jouir mais que lui, je ne l'aime pas.

Je vis dans le luxe. Je ne me suis pas encore demandé s'il m'aimait. Trop tôt, beaucoup trop tôt, nous n'en sommes pas là. Nous ne prenons pas l'attraction qui nous lie pour preuve de l'existence d'un amour.

Peut-être que ça l'arrange d'ailleurs puisqu'il aime quelqu'un. Ne pas penser « quelqu'un d'autre ». Il a une autre femme. Enfin, il a une femme.

C'est de son fils dont il m'a parlé en premier. C'est d'ailleurs cela qui m'a touchée. J'ai trouvé l'amour qu'il portait à son fils terriblement émouvant.

Et si nous nous laissions rouler sur cette pente ? Et si nous faisons l'amour plusieurs fois par jour, des jours et des jours, ne commencerions-nous pas



Composition et mise en page



N° d'éditeur : FF880101  
Dépôt légal : mars 2005